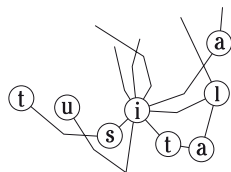


THEODORE
WEESNER



Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charles Recoursé, 2015

Éditions
Tusitala





THEODORE WEESNER

Le Voleur de voitures

Traduit de
l'anglais (États-Unis)
par Charles Recoursé



Éditions
Tusitala
2015





Pour mon père, un homme
dont personne ne se souvient

Et pour Sharon, une femme
que personne n'a remerciée

En souvenir et remerciement





LIVRE I

Arrestation





1

Ce jour-là encore Alex Housman conduisait la Buick Riviera. La Buick, reflets cuivre, flancs blancs, était le modèle de l'année, une 59. La sellerie était noire, le pare-brise légèrement teinté couleur huile de moteur. La ventilation de la voiture dégageait une chaleur rassie et malodorante, mais Alex avait toujours froid. Il avait marché plusieurs blocs dans la neige et la boue, sans chapeau, sans gants et sans bottes, jusqu'à l'endroit où il avait laissé la voiture le soir précédent. Le volant était gelé entre ses mains, et il se sentait gelé en dedans, jusque dans ses veines et dans ses os. Alex avait seize ans ; la Buick était sa quatorzième voiture.

On n'était même pas encore en novembre ; la tempête, les chutes de neige, arrivaient tôt sur le Pouce, cette péninsule du Michigan. La veille avait été une journée d'automne ordinaire, sous une bruine constante, et les feuilles vert pomme pendaient encore aux branches au-dessus des fils électriques noirs. Mais vers le soir une brise glaciale avait commencé à pénétrer la ville, soufflant sur les larges roades et les autoroutes surélevées. Et à présent, au matin, la neige recouvrait tout. Il y en avait une couche de huit ou dix centimètres, aussi humide qu'une couverture plongée dans





l'eau, aussi grise et compacte dans le ciel que la fumée vomie par la foule d'usines automobiles de la ville.

Une cigarette dont Alex ne voulait pas de si bonne heure était coincée entre les dents du cendrier. Il ne se rappelait pas l'avoir allumée, et il songea à l'écraser mais ne fit rien pour ça. La fumée sèche se coulait sur le tableau de bord tels les cheveux d'une fille dans l'eau. Il prit la cigarette, découvrant une faiblesse ou une nervosité dans ses doigts, emplît ses poumons et la remit à sa place dans le cendrier. La fumée, comme venue de l'intérieur, lui brûla les yeux, ils s'emplirent de larmes et il plissa les paupières.

Quand il conduisait son dos ne touchait pas le siège. Ses épaules et ses bras, jusqu'à ses mains sur le volant, tremblaient encore un peu. Devant lui, les gifles silencieuses des essuie-glaces écartaient la neige fondue dans les ruisseaux qui filaient sur les côtés. Seule couleur dans la tempête blafarde, l'épisodique éclat de diamant des phares approchant dans l'autre sens. Il n'arrêtait pas de trembler. Pendant une seconde il observa sa vie, avec son dédale de problèmes. Immédiatement il se sentit à l'étroit dans la posture du conducteur, attaché au volant, à l'accélérateur et à ce qu'il voyait par le pare-brise. L'acte de conduire devint pénible.

Sur Chevrolet Avenue, près de chez lui, près de leur appartement où son père dormait en ce moment, il bifurqua vers downtown et s'inséra dans la circulation dense. La file de voitures, avec le flamboiement rouge des feux arrière qui se perdaient au loin comme une ligne de dominos, avançait lentement. Il alluma la radio, chercha une station. Pas de musique. Des informations. Des nouvelles de la tempête, de la circulation, du déneigement. Bras tendu, il tournait le bouton tout en conduisant. Toujours pas de musique. Si l'horloge était bien réglée, il était huit heures tout juste passées. Plus il avait du mal à trouver de la musique, plus il





en voulait, comme si elle allait lui procurer les sensations qui lui permettraient de fuir l'ennui de la conduite.

Il continua. Devant lui les voitures avançaient avec autant de précautions que des navires dans le brouillard. Avec moins de précautions, il les suivait. Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et vit les phares d'un véhicule tout près de lui. Il se redressa un peu dans son siège et regarda son visage dans le miroir obscur. Il se calma et ses doigts retournèrent au bouton de l'autoradio. Il se remit à chercher de la musique. La colère et la peur qu'il avait vues sur son visage l'avaient surpris, mais il ne savait pas comment y remédier. Il ne savait pas quoi faire sinon continuer à conduire.

Finalement, à un endroit où la longue caravane de voitures coupait une petite rue, il tourna brusquement le volant et le nez de la Buick sortit de la file. Il appuya sur l'accélérateur et l'arrière de la lourde voiture chassa, essaya d'agripper le trottoir, y parvint, hurla en dérapant et fit gicler de fugitifs arcs-en-ciel de neige fondue.

Il conduisit lentement. Il tourna à des carrefours ici et là. Il n'avait aucune intention d'aller nulle part, et il n'en était pas conscient. Il entra dans une allée pour faire demi-tour, mais au moment où il reculait, troublé par son changement d'avis, il repartit dans la même direction. L'ennui de la conduite ne cessait de croître. À croire que le réservoir ne contenait plus qu'un verre d'essence mais que la voiture refusait d'arrêter de rouler.

Il ralluma la radio. Il trouva de la musique, mais trop faible pour qu'elle lui permette de s'enfuir de là. Il lâcha le bouton et tenta de s'évader en rêve. Il imagina une foule, et quelqu'un serait tué si personne ne relevait le défi de traverser la ville à 200 km/h. Et il levait la main, s'avancait. Le calvaire de la conduite pesait





toujours sur lui. Après lui avoir accordé un moment de distraction, l'ennui refit son chemin en lui, s'immisça dans sa poitrine et dans son ventre.

Il finit par remarquer qu'il était dans Court Street, à la limite de la ville. Des bus se séparaient et se regroupaient de l'autre côté de la rue, crachant sur la neige des giclées de diesel lacrymogène. Ils étaient chargés de lycéens et d'employés des bureaux de downtown, peut-être d'une poignée d'ouvriers égarés et à la bourre. Alex imagina les allées centrales des bus, la neige fondue sous les pieds, les livres sur les genoux chauds des filles. Il se vit comme en un passé lointain, mollement accroché par un bras, lisant des pubs concaves, tandis que le bus avançait en tanguant.

L'ennui ne s'envolait toujours pas. La pression continua à monter et il finit par la sentir dans ses mâchoires, commença à desserrer sa prise sur le volant. Son estomac se nouait. C'était une pression, une angoisse, qui l'avait déjà submergé auparavant, mais il la concevait sans grande clarté, comme tout le reste. Il ferma les yeux pour refouler la sensation puis les rouvrit. Il avait les mâchoires gelées. Il leva son pied de l'accélérateur, et lorsque la sensation s'empara de lui, il abattit ses paumes sur le volant, l'ébranla, comme si un coup violent à cet endroit pouvait désamorcer une explosion ailleurs.

Il n'y eut pas d'explosion. D'un instant sur l'autre, alors qu'il ralentissait en roue libre, la sensation atteignit son pic et commença à se dissiper. Il dirigea la voiture vers le trottoir, où elle s'arrêta dans la neige plus épaisse. Appuyant sur une languette chromée, il descendit la vitre dans un bourdonnement. Il s'aperçut que la voiture était devenue chaude et sèche. Il tourna la tête vers l'ouverture pour y trouver de l'air. La neige qui tombait et l'air vif et humide le rafraîchirent. Quand il se fut reposé un moment,





quand son ventre et sa respiration regagnèrent un état proche de la normale, il donna un petit coup d'accélérateur, de sorte à ne pas emballer les roues, et reprit la route. Il ne réfléchissait pas trop à ce qui s'était produit. Tremblant, à nouveau gelé, il actionna l'interrupteur et la vitre se releva.

À un feu rouge, tournant dans Corner Street devant lui, une voiture de patrouille noire. Deux policiers en uniforme étaient assis à l'avant, et le regard d'Alex croisa celui du conducteur. Alex détourna les yeux, l'air de rien. Il crut que son cœur s'arrêtait. Il sentit la masse de la voiture de patrouille qui glissait devant et à côté de lui, aussi longue qu'un sous-marin. Les yeux du conducteur et les siens s'étaient parlé. Il se demanda comment le policier avait pu ne pas voir qu'il avait quelque chose à se reprocher. Quand le feu passa au vert, il démarra doucement. Sans un regard en arrière.

Un moment s'écoula et il n'avait toujours pas regardé. Auparavant, quand il voyait une patrouille, il utilisait les rétroviseurs, ne bougeait guère que les yeux, au cas où les feux arrière de la voiture de police s'embraserait et il devrait filer. À présent il imaginait que les hommes faisaient demi-tour pour le prendre en chasse, qu'en cet instant ils s'approchaient du flanc de la Buick pied au plancher. Il vérifia dans le rétroviseur mais ne vit qu'une rue vide balayée par la neige. Il fut déçu. Pendant une seconde, une seule, il eut peur de ne jamais se faire attraper.

Il appuya sur l'accélérateur, et la lourde Buick prit de la vitesse. Il avait changé les plaques la nuit où il l'avait volée, mais ça faisait dix ou douze jours qu'il la conduisait, c'était trop, il le savait, pour une voiture si facilement identifiable. Il savait qu'il devrait la remplacer par une Chevrolet, ne serait-ce que pour faire des économies d'essence. Il y pensait tous les jours, mais





il la gardait. Tous les matins son père lui laissait un billet d'un dollar sur la table de la cuisine pour le bus et le déjeuner, et il lâchait douloureusement ce dollar – pour l'essence, jamais l'huile – comme il avait lâché douloureusement d'autres choses, laissé en plan d'autres choses.

Un peu plus tard, pour la première fois, lui vint l'idée que quelque chose d'agréable l'attendait à la fin du chemin de la Buick. Peut-être était-ce l'idée que le chemin de la Buick aurait forcément une fin. À d'autres moments, quand il pensait à sa destination, la crise commençait dans son ventre et il se tendait, comme si on allait lui trancher les doigts ou les orteils. En cet instant il sentait une détente, la promesse du repos, du sommeil.

Il se remit à tourner le bouton de l'autoradio et lorsqu'il entendit une voix qui disait, « Et maintenant un des tubes de l'année dernière », il cala le bouton sur la chanson et monta le son, puis retira sa main. La musique s'échappa des enceintes, il fredonna l'air.

*I fall to pieces
Each time I see you again
I fall to pieces...*

La musique emplît l'intérieur de la voiture. En songe, en réaction complexe à cette chanson – comme nombre d'autres, elle était de celles que passait son père au plus profond de ses nuits de boisson –, Alex imagina qu'une personne, une jeune fille, serait tuée si personne n'était capable de chanter les paroles, et il levait la main, il tendait la main vers elle et s'avançait.

Il flottait, articulant lentement les paroles.





La Buick avançait, éclaboussait sur les côtés tel un hors-bord. Comme par habitude, Alex se dirigeait vers Shiawassee, un bourg où il connaissait une fille, Eugenia Rodgers. Il faisait du 65 dans la neige fondue, dérapait de temps en temps quand les roues arrière perdaient leur adhérence. En sens inverse, les voitures qui allaient vers la ville ne dépassaient pas les 35 ou 40 km/h, leurs phares approchant petit à petit dans la neige, en procession. D'autres jours, sur la grand-route pendant les heures creuses, il lui était arrivé de monter à 130 ou à 140, de pousser le compteur jusqu'à son maximum flottant, 165, 167, 170. Il restait assez calme dans ces moments, plus effrayé après coup que dans l'instant. Il n'aimait pas conduire vite. Il ne savait pas pourquoi il faisait ça, parce qu'il aimait bien être différent des autres. Il ralentissait à présent, 55 km/h, un 50 prudent.

Son frère, Howard, vivait par là lui aussi. Howard, de trois ans plus jeune que lui, habitait avec leur mère et son deuxième mari à une quarantaine de bornes de la ville, où ils tenaient un bar en bordure d'un lac. Alex pensait à Howard, essayait de convoquer des images de lui, de les stabiliser tout en conduisant. Que penserait Howard s'il le voyait dans la Buick ? À l'idée de le voir, de le voir en vrai, Alex frissonna.

Il se pencha sur le volant pour mieux se concentrer sur la vue tour à tour bouchée et dégagée par les essuie-glaces. Au cours des semaines précédentes, sur la route de Shiawassee, il avait pensé plusieurs fois à Howard, mais n'avait jamais envisagé d'aller là-bas, à Lake Nepising. Pas plus qu'il n'envisageait d'y aller cette fois. Il n'avait pas revu Howard depuis un jour d'août, trois ans plus tôt, quand leur mère, une étrangère – c'était sa première visite en cinq ou six ans –, était venue embarquer Howard dans sa voiture, emporter toutes ses affaires et ses vêtements dans des cartons.





C'était un souvenir atroce, et Alex détourna le regard pour le chasser de sa tête.

Il songea à Eugenia Rodgers. Elle avait le même âge que lui, seize ans, mais il lui avait dit qu'il en avait dix-neuf. Dans sa tête, dix-neuf ans était un âge plein de fierté, contrairement à seize. Il avait rencontré, ou plutôt levé, Eugenia quelques semaines plus tôt, et en cet instant, même si à cette heure, guère plus de 9 heures ou 9 heures et demie, elle serait en cours, son village et son école de campagne étaient une destination, plutôt aller là-bas que nulle part.

Depuis septembre il allait dans les écoles de campagne. Il avait découvert la première par hasard, un jour où il conduisait au lieu d'aller dans son école à lui ; par la suite il les avait cherchées. Dans des fantasmes faciles, il imaginait qu'il était le propriétaire de la voiture, qu'il tournait autour de ces étranges écoles pendant l'heure de midi pour qu'on le voie, avec son destrier couleur cuivre. Il retournait à l'une ou l'autre de ces écoles pendant plusieurs semaines d'affilée, choisissait une fille, la guettait, la suivait plus ou moins, ne lui parlait ou ne l'approchait presque jamais. Et puis, par peur des groupes de trois ou quatre garçons taillés comme des footballeurs qui commençaient invariablement à le fixer du regard et à parler entre eux, il passait à une autre école, un autre bourg, Flushing, Linden, Grand Blanc, Atlas, Montrose. Ces écoles de deux ou trois cents élèves étaient huit ou dix fois plus petites que son lycée en ville, mais il avait été émerveillé et excité cet automne-là de découvrir que les élèves, chose incroyable, avaient toujours quinze, seize ou dix-sept ans, et un corps, un dos et une allure reconnaissables à l'exception, quand ils se retournaient, de leur visage, qu'il ne connaissait pas et qui ne le connaissait pas. La voiture passait parmi eux, il marchait parmi eux. Il faisait exprès





de garer sa Chevrolet Bel Air ou sa Buick Riviera sous leurs yeux, de la laisser là et d'y remonter sous leurs yeux. Dans ces moments il parvenait à avoir de lui l'impression qu'il s'imaginait leur donner, celle d'un personnage sorti d'un film, un étranger, un nouveau venu, un petit coq de la ville avec une voiture neuve et une crête de cheveux.

À une trentaine de kilomètres du bourg il quitta l'autoroute et continua en direction de Shiawassee. Il dépassa la petite route au bout de laquelle vivait Eugenia Rodgers, et qu'elle avait remontée plusieurs fois pour le retrouver, car ses parents refusaient que des garçons viennent la chercher à la maison. Deux kilomètres plus loin environ, il entra dans Shiawassee. C'était un bourg composé de cinq ou six blocs de magasins, avec un cinéma et des parcmètres neufs, et ce jour-là les lampadaires brillaient sous le ciel plombé. Il dépassa le lycée, sur Main Street, en retrait par rapport à la rue et face à deux cafés. Les deux rangées de fenêtres de l'école en briques étaient éclairées, il semblait faire bon à l'intérieur, et tandis qu'il passait, lentement, il vit le dos d'une prof près d'une fenêtre à l'étage. Il tourna à un coin de rue, pour se garer là où il se garait toujours en attendant Eugenia. Il ne savait pas ce qu'il allait faire et n'y pensait pas ; c'était un problème ordinaire. Il boutonna son manteau et traversa la neige fondue, visant un des restaurants.

S'il voyait Eugenia il pourrait lui demander pardon, tant bien que mal. Deux jours plus tôt, il était venu la chercher pendant l'heure de midi et ils étaient partis dans la campagne et à la fin de la pause il avait refusé de la ramener. C'était encore l'automne, deux jours avant. Ils étaient allés dans un parc près du lac, désert en octobre. Elle voulait rentrer, parce que si elle ratait les cours une fois de plus, sa prof appellerait sa mère une fois de plus, et





sa mère, récemment remariée, la priverait de sortie. Mais il avait refusé, même quand elle l'avait supplié, même quand elle l'avait laissé lui toucher les seins, même quand elle s'était énervée et avait commencé à s'éloigner à pied. Il l'avait suivie en voiture, il s'était arrêté devant elle sur le bas-côté, il l'avait regardée dans le rétroviseur qui se penchait pour se mettre à courir, et il avait donné un coup d'accélérateur dès qu'elle s'était rapprochée. Il lui avait fait croire à deux reprises encore qu'il s'arrêtait pour la faire monter, et à deux reprises il était reparti. La fois suivante, quand il s'était arrêté, elle avait dépassé la voiture sans un regard, et il l'avait laissée marcher, cinq cents mètres peut-être, avant de se lancer à ses trousses. Enfin, quand elle était montée dans la voiture, il était presque 14 heures. Elle ne bougeait pas et ne disait rien, et il la regardait tout en conduisant. Au village, il s'était arrêté à un coin de rue. Elle était descendue sans se retourner et il ne l'avait pas revue depuis. Il se sentait bête, quand il y repensait, mais il savait que s'il lui racontait une histoire, qu'il avait tué quelqu'un, l'avait renversé avec la voiture, ou bien qu'il avait tué son père, elle écouterait et ne le croirait pas, mais, à sa façon, elle lui pardonnerait.

Le café était une vieille épicerie avec un vaste espace dégagé à l'intérieur. Elle était si mal éclairée que de l'extérieur elle paraissait fermée, mais à mesure qu'il approchait il vit une grappe de visages derrière la vitre, un groupe de voyous autour d'un des flip-pers. Ils levèrent les yeux à son entrée, et il jeta un coup d'œil dans leur direction tout en se tournant de l'autre côté. Comme d'habitude, il sentait la possibilité d'un affrontement, qu'on l'agresse parce qu'il n'était pas d'ici. Dans le reste de la boutique sombre, les murs étaient couverts d'étagères de boîtes de conserve, de bocaux, de pain et de gâteaux, et de comptoirs à hauteur d'épaule





sur lesquels les élèves du lycée pouvaient manger leur déjeuner. Il prit une bouteille de Pepsi dans une antique glacière rouge, laissa dégoutter l'eau et, arrivé à la caisse où une vieille femme ne faisait rien d'autre que regarder ce qui se passait derrière la vitrine, il posa une part de tarte à l'ananas préemballée à côté de la bouteille et sortit son portefeuille, songeant qu'il n'avait pas envie de la tarte ni du soda, pas plus qu'il n'avait envie d'être là, mais sans réfléchir beaucoup plus. Il vit devant lui, dans son portefeuille, la liasse épaisse et frémit de terreur. L'argent ; il avait oublié. Il préleva un billet d'un dollar et rangea le portefeuille dans sa poche.

La femme lui glissa sa monnaie, un tas de pièces de 5 cents. Il les fourra dans la poche de son manteau et porta sa tarte et son soda jusqu'à la rangée de flippers. Bien qu'il n'ait pas l'intention de jouer, il plaça tarte et bouteille sur la vitre et fouilla dans son pantalon. Derrière lui la femme cria, « Tu sais pas lire ? » Il savait que c'était à lui qu'elle s'adressait, et il eut l'impression qu'on venait de le gifler. « Je te parle ! lança-t-elle. Toi, là ! »

Il pivota, il voyait rouge, trop désarçonné et furieux pour répondre.

Plus loin dans la rangée, un des garçons dit, « Eh, M'ma, quand c'est que t'arrêtes de râler ? » et les autres rigolèrent comme des crétins.

Alex se retourna. Il y avait un panneau : PAS DE BOUTEILLES SUR LA VITRE. Il prit la bouteille et la déposa par terre, près d'un des pieds de la machine.

Il se retrouvait avec un nickel entre les doigts mais aucun désir de jouer au flipper, ni d'ailleurs d'être là. Pourtant il glissa la pièce dans la fente horizontale, tira sur la poignée, la retint le temps que la bille tombe, et la repoussa. La machine s'alluma et se remit à zéro en cliquetant, vivante sous ses mains. Mais il demeurait muet.

